

Le temps dans tous les sens

Le Frac Lorraine à Metz avec l'exposition « Geste serpentine et autres prophéties » a invité de jeunes artistes à habiter l'espace. Retour également sur le film apocalyptique *Leçons de ténèbres*, de Werner Herzog.

Où attendre la fin du monde ? Ça dépend un peu de la date. La mort du soleil prévue dans cinq milliards d'années nous laisse certains choix, dont celui de partir ailleurs sans trop savoir comment. Mais d'autres fins sont possibles. Pour les Mayas par exemple, l'affaire est jouée depuis pas mal de temps et de toute manière leur calendrier s'arrête en 2012. Fin de partie. Le choc avec un astéroïde géant reste une possibilité largement exploitée par les films catastrophes, mais la blonde héroïne s'en tire, généralement. En réalité, le pire risque bien de venir de nous-mêmes. Le Frac Lorraine, dans chacune de ses expositions, est souvent en pointe sur les questions du temps dans ses différentes acceptions, et c'est particulièrement le cas avec celle qui vient d'ouvrir à Metz, « Geste serpentine et autres prophéties », dont le titre renvoie en quelque sorte à l'enroulement du temps sur lui-même, comme aux scénarios catastrophes du présent. Ainsi, dès la cour extérieure, est-on accueilli par une mer de rubans de caoutchouc noirs aux multiples entrelacs avec, en son milieu, comme une pierre de Sisyphe qui aurait roulé jusque-là, une grosse boule de caoutchouc faite

des mêmes rubans. Un univers en quelque sorte en expansion et aux ramifications multiples mais qui, pour son créateur, à la fois esclave et démiurge, Pierre-Étienne Morelle, un artiste de trente ans, est aussi une épreuve de la durée. Sans moyens mé-

Benoit Billotte a composé une fresque avec les sinusoides tracés à partir des relevés de l'activité du Soleil.

caniques il a mis des mois à découper lui-même au ciseau ces rubans dans des chambres à air de récupération et entend là, précisément comme Sisyphe, mettre en compte dans l'œuvre un travail semblant absurde, quand bien même, comme l'écrivait Camus, il faut imaginer Sisyphe heureux.

L'œuvre la plus inquiétante cependant de cette expo, car liée directement à la réalité du monde d'aujourd'hui, est un film, *Leçons de ténèbres*, tourné en 1992 par Werner Herzog dans les champs de pétrole en flammes du Koweït et d'Irak après la première guerre du Golfe. Film que nous avons



Grow, de Pierre-Étienne Morelle, 2008-2010.

découvert à l'époque, médusés, sur Canal Plus, mais très peu diffusé depuis. Cinquante-cinq minutes d'images véritablement apocalyptiques de tornades de feu, d'hommes luttant contre les flammes et les nappes de pétrole comme des damnés, engins de chantier comme des monstres. La bande-son fait appel à Wagner, Verdi, Arvo Pärt mais l'ensemble échappe à l'emphase que l'on pourrait craindre tant la réalité qui se découvre à nous est absolument

terrifiante dans ce qu'elle dit sur notre monde.

Dans un tout autre registre, disons plus minimaliste, l'artiste thaïlandais Pratchaya Phintong a inscrit dans un large cercle au mur un texte prophétique très allumé mêlant des expériences secrètes de téléportation, la collision de la Terre avec une autre planète pour 2017 et le salut qui viendra de Bouddha. Mais pirouette. Le texte est écrit avec une encre qui s'efface peu à peu. Benoit Billotte a composé

une fresque avec les sinusoides tracés à partir des relevés de l'activité du Soleil. Antony Gormley et Monika Grzymala, de manière différente et avec un bonheur inégal, inscrivent dans l'espace des polyèdres de lignes entrecroisées. Inaki Bonillas présente 35 feuilles de papier avec la craie bleue comme juste une ligne d'horizon. Moyens minimaux, effet maximal.

MAURICE ULRICH

Jusqu'au 1^{er} mai.

Corps à corps, avec le corps

Le musée des Beaux-Arts de Dunkerque revisite sa présence de toujours dans l'histoire de l'art.

Le corps est au cœur de l'histoire de l'art. De la mesure parfaite de la statue grecque au corps supplicié de Jésus, des sarcophages des pharaons aux gisants de la Renaissance. Et ce n'est pas fini. Avec l'exposition « Corps à corps », le musée des Beaux-Arts de Dunkerque propose ainsi une approche par thèmes des différentes représentations du corps dans le temps, en commençant précisément par ce qui en est à la fois l'ornement et la dissimulation, à savoir la parure, l'apparence. Véritable bijou de cette introduction, une *Tête d'enfant* attribuée à Pourbus le Jeune au XVII^e siècle, dont la fraîcheur contraste avec la fraise dans laquelle son cou s'enfouit. Parure obligée. On poursuit avec la séduction, la sensualité avec Jan Brueghel dit de Velours, Jean Messagier au siècle dernier relisant Matisse et ses odalisques, Peter Klasen et la cambrure d'un dos... On arrive nécessairement au corps blessé, mutilé, que ce soit avec *la Tête de saint Jean-Baptiste* d'Alonso Cano ou cet autre grand classique qu'est *Judith décapitant Holopherne*, ici de Francesco Del Caro. Des dessins d'aujourd'hui aussi de Christine Deknuyt comme *Tête d'Indien* ou *l'Électrocution malencontreuse des pommes de terre*. On termine avec les corps fantômes évanouis comme avec *Bombardement n° 142 - la Robe de chambre verte et les tennis*, de François Arnal, et enfin avec les contemporains Tony Oursler et Erwin Wurm.

M. U.

Il était une fois un drôle de piaf au pays de l'absurde

Dans *l'Oiseau bleu, the Battle of the war*, Arnaud Aymard offre un one-man-show des plus loufoques à l'humour décalé.

Il était une fois un bizarre blue bird. À savoir *l'Oiseau bleu*, un one-man-show des plus loufoques écrit et joué par Arnaud Aymard. D'accord, il paraît plutôt étrange avec ses airs de bouffon au bec jaune à la place du nez, sa tenue de Superman et sa grande cape bleue. Crâne rasé, grelots aux chevilles, il ne cesse de répéter d'une voix traînante et nasillardre « je m'appelle *l'Oiseau bleu* » donnant des coups de pied dans des ballons de fête multicolores. Une drôle

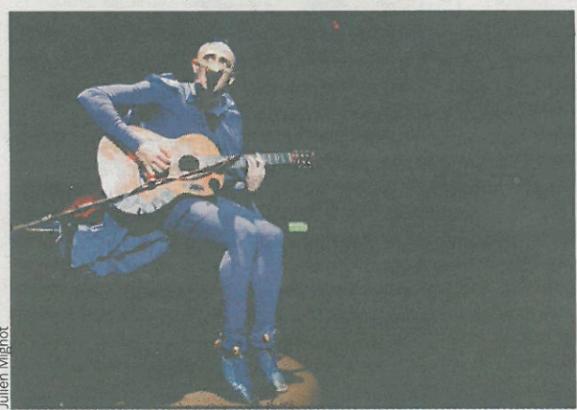
de bestiole à l'allure de volatile piteux qui tourne en rond dans les travées, grimpe sur les fauteuils, s'accroche aux rideaux. L'aventure délirante de *l'Oiseau bleu, the Battle of the war* est un conte burlesque façon *Monty Python*. Un spectacle comique qui ne ressemble à aucun autre, une histoire improbable qui relève de la farce où l'on rit franchement. Un voyage au pays de l'absurde où l'on se plaît à nous perdre, dans lequel nous entraîne un grotesque héros à plumes qui rêve de lutter contre les injus-

tices. On y croise une ribambelle de personnages qui forment l'imaginaire de *l'Oiseau bleu*. Il y a le hérisson Pico-pico, M^{me} Meule, l'employeur, Chasla le corbeau noir, la belle princesse de Jade ainsi que les animaux de la Forêt-Noire, tels qu'un lion unijambiste ou une girafe sans colonne vertébrale. Difficile de tout saisir de ce qui se joue au cœur de cette performance d'acteur à l'humour non-sens où l'on va jusqu'en Suisse sauver le pays d'une armée de chômeurs. Au passage, *l'Oiseau*

bleu en profite pour donner quelques coups de bec contre le monde tel qu'il va mal. Un show décalé et festif monté avec trois bouts de ficelle par un comédien formé à l'école du théâtre de rue, repéré par Édouard Baer. Un escogriffe qui semble sortir de nulle part et qu'il convient de rapidement découvrir. Il devrait s'envoler loin.

VICTOR HACHE

À l'Européen, 5, rue Biot, Paris 17^e, les lundis jusqu'au 14 mars. Renseignements : 01 43 87 97 13.



Julien Mignot

Un bien étrange volatile à découvrir au Théâtre de l'Européen.